

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 17 (1911)

Artikel: J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 207: Brief Nr. 207
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

longtems, vous offrent leurs tendres respects. Je suis etc.

Hannover 4 Juin (Jour de naissance du Roi et par consequent de rejouissance generale)

1769.

Zimmermann.

Oserois-je vous prier, Monsieur, de faire parvenir cette lettre à mon ami Tissot sous votre couvert?

Qu'est-ce que c'est, je vous en supplie que ce projet d'endosser un professeur en medecine à l'academie de Lausanne, pour que M. Tissot renvoye sa Patente?

207.

(Bern Bb. 33, Nr. 123.)

En revenant le 10 Septembre de la Saxe j'ai trouvé la lettre cy jointe d'un ami auquel je dois la vie, et qui a été cette derniere année deux fois aux portes de la mort. Comme il s'agit de le delivrer d'un chagrin qu'il prend extremement à cœur je n'ai pas pu balancer un instant de vous ecrire, Monsieur, en sa faveur, d'interceder pour lui et de vous supplier de vouloir bien lui accorder la grace qu'il vous demande. Le chagrin n'a eu que trop de part aux maladies horribles que M. *Meckel* a essuyé en Septembre et Octobre 1772 et au mois d'Avril, May etc. de cette année; aussi suis-je persuadé que vous le delivrerés de retomber aussi tristement que jamais, si vous voulés par quelques traits de plume remettre le calme dans son ame.

La reponse dont vous honorerés cette lettre, Monsieur et très gracieux Patron, sera un tresor pour moi, si vous pouvés y ajouter que vous vous portés

bien, que votre vie est douce, et que par consequent le bonheur est dans toute votre famille. Je vois avec admiration et joie toutes les semaines dans les gazettes de Gottingue que l'activité et la vigueur de votre esprit est toujours la même, et que vous écrivés comme vous avés écrit il y a vingt ans.

Dans une situation que tous ceux qui la connoissent trouvent très heureuse il s'en faut pourtant beaucoup que je le sois. La fortune fait tout pour moi; j'ai les bonnes graces de mon Roi, je puis me passer entierement de celles de notre noblesse; je ne suis occupé à Hannover qu'autant que je veux l'être: j'ai la confiance d'une infinité de personnes repandues en Allemagne et dans le Nord dont je traite les maladies par lettres et qui me recompensent largement et noblement de mes peines. Depuis deux mois j'ai été presque constamment hors de Hannover, toujours parmi les Princes et les Grands dont le prejugué travaille autant pour moi qu'il a toujours travaillé ici contre moi. Demain je vai encore avec la permission du ministere à Stade, et je pense que je finirai par là mes courses de cette année. Tout cela cependant n'est qu'un foible palliatif contre les maux qui m'affligent.

Je suis bien aussi longtems que je roule dans une voiture, je suis mal dès que je suis assis et que je n'ai écrit que pendant une demie heure. Une tumeur hémorrhoidale contractée subitement en Janvier 1769, rebelle à tous les remedes, me cause constamment des douleurs affreuses, m'attristit constamment, me tue constamment les petites forces de mon ame, me rend penible chaque action et

chaque pensée, et me desole surtout quand je n'écris qu'une page. Je suis riche et toujours malade.

Mon fils est chés notre excellent ami *Baldinger* à Gœttingue, ma fille est chés notre excellent ami Tissot à Lausanne. Voilà ce que j'appelle du bonheur; tout le reste me paroît bien peu de chose.

Je ne vous ai pas écrit, Monsieur, depuis deux ans et demi, puisque je n'aurois pu vous écrire sans vous ouvrir mon ame et puisque je fremis toujours quand je dois aller à confesse sur ce qui me concerne le plus intimement. Il n'y a que les plus fortes distractions qui soulagent ma melancholie.

J'ai été à Gœttingue en revenant de Cassel il y a quatre semaines. Je n'y ai vu que Baldinger et mon fils, mais j'ai vu votre maison en versant des larmes. Cette academie se soutient par les soins de M. *Brandes* (*Hofrath* und *geheimer Ranzleifretär*) homme très éclairé et de beaucoup d'esprit, votre ami et le mien. Ce que feu le Premier-ministre de Munchhausen a fait de bien pour cet etablissement, M. Brandes le fait depuis longtems avec le même zele, avec la même activité, mais comme vous sentés bien avec un peu plus de peine, puisqu'il a toujours besoin du consentement de tout notre ministere.

J'offre mes tendres hommages à Madame votre Epouse etc. et je vous embrasse, Monsieur, avec un cœur rempli de la plus profonde veneration etc.

Hannover 13 Septembre 1773.

J. G. Zimmermann.